

## AVANT-PROPOS

Je n'ai aucun souvenir des conditions de la publication de mon premier article, consacré à la mythologie des stars, dans *Le Monde* en août 1960. Mais je me souviens très bien de la demande qui me fut faite au début de l'été 1963. Un événement surprenant était survenu place de la Nation où l'émission de radio « Salut les copains » avait convié les jeunes auditeurs à une grande fête musicale. Soudain, au paroxysme de l'enthousiasme, cette fête était devenue destructrice : grilles des arbres arrachées, voitures renversées, adultes molestés. Jacques Fauvet, rédacteur en chef du *Monde* cherchait un « sociologue » pour expliquer le phénomène. Or aucun des sociologues « normaux » ne s'était alors intéressé à la jeunesse ni aux médias. C'est Claude Lefort qui donna mon nom à Jacques Fauvet. Je fis un long article qui parut en trois numéros successifs (longtemps, jusque dans les années 1980, je pus rédiger des articles d'une telle longueur) où je fournis l'interprétation que le lecteur trouvera plus loin.

Ce fut le début d'une collaboration intermittente mais ininterrompue où je pus, dans les premières décennies, assouvir l'une de mes deux passions : la première est ce que j'appelle l'anthropologie fondamentale se transformant en recherche d'une méthode de connaissance pertinente, la seconde est le souci de répondre à la surprise de l'événement, de l'interroger, de comprendre ses origines et ses significations. C'est cette seconde passion qui put trouver son expression dans cet article comme dans les articles suivants (*Planète* et *anti-Planète*, Mai 68), et qui, même lorsque je me consacrais à d'autres thèmes, me revint comme dans mon article sur le sang

contaminé en 1992. En fait, je me suis consacré au socio-diagnostic à chaud dans d'autres textes comme la rumeur d'Orléans, le retour des astrologues, etc. Mais c'est le journal quotidien *Le Monde* qui me permit de « coller » à l'événement sans attendre le recul, comme en Mai 1968, et où évidemment je prenais des risques intellectuels.

La surprise nous oblige à réviser nos systèmes d'explication qui ne l'avaient pas prévue, de penser à ce qu'elle signifie de nouveau, et éventuellement ce qu'elle annonce pour le futur. La surprise est donc vitalisante pour la pensée.

J'avais l'opportunité, dans ces articles à chaud, d'affronter la complexité des phénomènes et, contrairement aux tendances dominantes en journalisme comme en sociologie, de relier des données séparées dans des compartiments clos, de révéler les ambivalences, les contradictions du phénomène ou de l'événement, afin d'élaborer une compréhension pertinente. C'était là aussi ma façon de lutter contra la pensée réductrice et disjonctive qui hélas demeure plus que jamais hégémonique.

Ces articles concernaient en même temps des phénomènes de civilisation, comme l'irruption d'une classe adolescente, l'avènement d'une nouvelle idéologie préfigurant la philosophie « New Age », et par la suite je me consacrai de plus en plus aux transformations de notre civilisation, inséparables des transformations de notre société, pour en arriver à diagnostiquer une « crise de civilisation », puis à proposer une « politique de civilisation » dans mes articles parus dans *Le Monde* au cours des années 1980-90.

Toutefois, je débordais dès 1967 dans le champ politique. À l'occasion des élections présidentielles, je soutins que je ne pouvais donner un chèque en blanc au candidat de « la » gauche, tant que cette gauche n'aurait pas opéré sa régénération. Je n'ai cessé de poursuivre ce thème dans mes articles ultérieurs consacrés à la politique française, ce jusqu'à maintenant. Dans ce sens, j'ai produit des articles dans les deux dernières décennies où j'ai essayé de formuler un « grand

dessein » que je n'ai cessé d'actualiser dans mes articles suivants.

La chute du mur de Berlin coïncidant avec le bicentenaire de 1789, me donna l'occasion de montrer que 1789 avait battu par KO 1917, et de méditer à nouveau sur la Révolution française dans une interprétation postfuretienne.

Insensiblement, j'en étais venu à traiter de multiples sujets, selon le besoin que j'en ressentais. Ainsi en fut-il de mon article sur la science, écrit à l'occasion d'un colloque organisé par le ministre de la Recherche, de celui sur l'identité juive (1989), et aussi des événements étonnants qui suivirent la disparition de la grande religion de salut terrestre que fut le communisme au XX<sup>e</sup> siècle. Alors que se réalisait une unification techno-économique de la planète après 1990, il se développait paradoxalement un processus de balkanisation, dont la guerre de Yougoslavie, que je suivis avec angoisse, conscient que la mort de la Yougoslavie était d'une certaine façon mortelle pour l'Europe. Ce processus est même devenu récemment au Moyen-Orient, peut-être bientôt en Europe, processus de décomposition. Je m'attachai également sur trois articles à la tragédie israélo-palestinienne, où je voyais que la formation de deux nations sur un même territoire constituait un cancer dont les métastases se répandaient sur la planète, car étaient concernées, dans ce conflit apparemment local dont Jérusalem était l'épicentre, les identités arabes, islamiques, juives chrétiennes de millions d'êtres humains sur tous les continents.

À partir des années 1990, je suis sensible à la mort du progrès conçu comme loi de l'Histoire humaine, à l'agonie de la modernité, et de plus en plus anxieux du destin de notre planète ; je suis sensible à l'association de plus en plus étroite des deux barbaries, l'une venue du fond des âges, s'exprimant par le fanatisme et la cruauté, l'autre propre à notre civilisation, la barbarie glacée fondée sur le calcul et le triomphe du quantitatif. J'ai vu dans la spéculation financière et dans les fanatismes ethnoreligieux les deux nouvelles pieuvres menaçant

l'humanité. Ce sont ces préoccupations, dont témoignent mes textes sur les ambivalences de la mondialisation, ma recherche d'une Voie de salut qui elle-même nécessite une prise de conscience de notre Terre-Patrie.

Mais je n'oublie ni les problèmes français, ni les dangers des grandes décompositions qui sévissent en Syrie, Irak, Libye, et qui menacent l'Ukraine.

Aussi je n'oublie pas le local pour le global, mais en essayant de voir le lien entre local et global, ni n'oublie le global pour le local, tout en considérant leurs interretroactions.

Ainsi le cheminement étonnant d'un demi-siècle a fait cheminer ma propre pensée, l'amenant à formuler ses diagnostics, ses pronostics, ses interprétations, ses angoisses et ses espérances, lesquelles se nichent au cœur de mes angoisses.

Toutefois, comme j'ai été et demeure un intermittent du journalisme, mes textes présentent un miroir intermittent de ce demi-siècle, et à certaines périodes un miroir trop fragmentaire. Ainsi en a-t-il été des années Mitterrand, pour lesquelles mes remarques furent fragmentaires et insuffisantes, et cela d'autant que j'ai donné à *Libération* des articles durant cette période. C'est à la télévision que j'ai défendu Mitterrand à la suite des attaques ayant suivi la publication du livre que lui avait consacré Pierre Péan, et le bilan en même temps qu'hommage fut publié à sa mort dans *Libération* sous le titre « Le second époux de la France ». Il y eut aussi quelques années de malentendus où je ne publiais plus dans *Le Monde*. Bref, je ne suis pas le chroniqueur du demi-siècle, mais un témoin d'épisodes significatifs et un esprit sensible à la transformation du monde dans cette transformation même.

Une belle tribune me fut ainsi offerte pendant cinquante ans, d'abord par Jacques Fauvet qui resta bienveillant en dépit de notre différend de 1973, puis par les dirigeants successifs dont Colombani et Plenel durant leur règne. J'ai ensuite cessé de paraître en première page, mais suis resté favorablement accueilli par le responsable des Tribunes, Nicolas Truong.

Je remercie mon ami Nelson Vallejo-Gomez pour sa lecture des épreuves et pour ses pertinentes remarques critiques, que je viens du reste d'intégrer dans cette préface.

Edgar Morin

PS : J'aurais pu inclure dans ce recueil un article paru, non dans *Le Monde* mais dans *France Observateur*, en réponse à un éditorial du *Monde* écrit par Jacques Fauvet. Au moment de la Révolution des œillets à Lisbonne en 1973, une forte pression communiste visait à interdire le journal indépendant *Repubblica*. Fauvet écrivit naïvement qu'il était plus important de donner du pain au peuple que de défendre la liberté de la presse. J'écrivis ainsi dans mon article : « La liberté est révolutionnaire : là où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de pain non plus. »



HÉROS À L'ÉCHELLE DU TEMPS MORTEL  
(15 août 1960)

*En 1957, Edgar Morin publie Les Stars (Seuil). Dans l'imaginaire populaire, la vie réelle des vedettes – telle Brigitte Bardot, devenue une grande star française – se mêle à la fiction. Un mythe contemporain qu'il s'agissait de décrypter.*

Le type le plus remarquable de héros né du cinéma se développe hors de l'écran : c'est la vedette. Les vedettes ne sont pas seulement des acteurs qui incarnent des rôles de cinéma, ce sont des rôles de cinéma qui s'incarnent dans des acteurs, au-delà de l'écran : la vie privée de ces personnages devient une matière publique, publicitaire. Brigitte Bardot ou Annette Vadim sont en représentation dans leur vie, du moins dans cet aspect de leur vie, déformé, romancé ou mythisé, qui est offert dans les magazines, les journaux, les interviews de radio, de télévision, etc.

La vedette n'est pas un pur produit de cinéma : elle naît d'une dialectique entre le cinéma et les moyens d'information de masse (la grande presse au premier chef dans les conditions de l'économie capitaliste ; elle est un être ambigu, participant à la fois à la vie cinématographique (imaginaire) et à la vie réelle. Elle a une double substance, surhumaine et humaine.

Par ces traits, la star, à mi-chemin entre le divin et l'humain, ressemble aux héros des mythologies, bâtard de dieu et de mortel. Mais la mythologie des stars ne peut se hausser au niveau des grandes mythologies parce que les stars sont des êtres humains, vieillissant, mortels. Il n'y a pas d'accession à

l'immortalité, mais au contraire dépérissement continu vers la mortalité. Les vedettes sont donc des dieux-flashes, dieux d'un jour, faux dieux d'un monde sans dieux.

### *Types et archétypes*

Si l'on revient à l'écran, il apparaît assez clairement que les héros des films sont surdéterminés par les vedettes qui les incarnent (quand on raconte un film on dit : « Alors Gabin dit cela, fait cela, etc. »). Aussi, en ce qui concerne les héros principaux, il y a plutôt, le plus souvent, des archétypes que des types. Le justicier du Far West, héros de western, ne correspond pas à un type, car le type est un personnage du roman ou du théâtre réalistes (Harpagon, le père Goriot, etc.) ; le cow-boy est un archétype, un grand modèle enveloppant à qui les vedettes ou les acteurs qui l'incarnent donnent leur propre figure, leur caractère. En général les personnages principaux des films ne sont pas des types, car à la fois, ils sont trop universels comme rôles et trop singularisés dans la personne physique de l'acteur-vedette. En revanche il y a beaucoup de types dans les personnages secondaires, car ceux-ci sont plus réalistes ; ils échappent à l'idéalisation et à la « vedettisation » des héros. Par exemple, dans les films français on retrouve divers types, les uns sociaux (comme l'agent de police, le curé, le patron de bistro, le notaire, etc.), les autres psychologiques ou caractérologiques (comme l'ahuri, le timide, le bavard, le gaffeur, le bègue, le bafouilleur, etc.).

Il y a dans le cinéma une distance plus grande que dans le roman du XIX<sup>e</sup> siècle entre les héros (archétypes) et les types. Ajoutons que la périssabilité proprement cinématographique (vieillesse rapide des films) s'ajoute à la périssabilité due à la double nature du héros de cinéma : la substance humaine de celui-ci (celle de l'acteur-vedette) vieillit et subit le sort mortel. Au contraire, le héros de roman n'est jamais incarné. C'est un fantôme qui se forme et se meut dans l'esprit du spectateur : il a l'immortalité des spectres. Il renaît sans cesse avec chaque



lecteur, tant que le livre demeure, et le livre demeure plus longtemps que le film.

De même, dans la peinture et la sculpture, il n'y a pas dépérissement au rythme du dépérissement d'un être humain : le portrait et la statue demeurent dans la lente usure des siècles.

Ainsi le film vieillit plus vite que tout autre produit imaginaire (si ce n'est la télévision, qui, trop instantanée, n'a pas le temps d'avoir ses héros, sinon la speakerine) ; ses héros sont profondément marqués par l'humanité, donc la périssabilité de leurs interprètes-vedettes. Les archétypes, les types et la mythologie de l'écran, s'ils posent des problèmes communs à toute mythologie, à toute archétypie, et à l'imaginaire en général, posent aussi ce problème spécifique de leur vieillissement rapide et de leur périssabilité continue, donc en même temps de leur rajeunissement et de leur renaissance continus. Le cinéma vit à l'échelle du temps mortel et au rythme d'une civilisation accélératrice.

UNE NOUVELLE CLASSE D'ÂGE  
(6 juillet 1963)

*Le 22 juin 1963, un concert a réuni plus de cent cinquante mille jeunes place de la Nation, à Paris. Il s'agissait de célébrer le premier anniversaire du magazine « Salut les copains ». Cette fête a brusquement sombré dans la violence : voitures renversées, grilles d'arbres arrachées. La surprise est telle que Jacques Fauvet, rédacteur en chef du Monde, demande à Edgar Morin d'expliquer ce phénomène. Un long papier, en deux volets, apporte des réponses.*

La vague de rock'n'roll qui, avec les disques d'Elvis Presley, arriva en France ne suscita pas immédiatement un rock français. Il n'y eut qu'une tentative parodique, effectuée par Henri Salvador, du type « Va te faire cuire un œuf, man ». La vague sembla totalement refluer ; mais en profondeur elle avait pénétré dans les faubourgs et les banlieues, régnant dans les juke-box des cafés fréquentés par les jeunes. Des petits ensembles sauvages de guitares électriques se formèrent. Ils émergèrent à la surface du golf Drouot, où la compétition sélectionna quelques formations. Celles-ci, comme les Chats sauvages, les Chaussettes noires, furent happées par les maisons de disques. Johnny Hallyday monta au zénith. Il fut nommé « l'idole des jeunes ».

Car ce public rock, comme aux États-Unis quelques années plus tôt, était constitué par les garçons et filles de douze à vingt ans. L'industrie du disque, des appareils radio, comprit aux premiers succès que s'ouvrait à la consommation en France un public de sept millions de jeunes ; les jeunes effectivement,

poussés par le rock à la citoyenneté économique, s'équipèrent en tourne-disques, en radios, transistors, se fournirent régulièrement et massivement en 45 tours.

### *Du golf Drouot à la Nation*

L'élargissement vint : du rock on passe au twist ; les jeunes vedettes de la chanson varient leur répertoire. À Europe n°1, Daniel Filipacchi lance l'émission « Salut les copains » ; le mot-clé n'est pas « idole », comme l'avaient cru les marchands de disques, mais « copains ». C'est sur un ton de camaraderie que « Daniel », souvent entouré de Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Françoise Hardy, Petula Clark, présente les disques, discute. Le twist règne en despote éclairé, tolérant d'autres styles, d'autres tons. La notion de copain n'est pas refermée sur les vedettes de moins de vingt ans : on peut être copain même jusqu'à trente ans, à condition d'avoir le je ne sais quoi copain ; ainsi Brigitte Bardot, Petula Clark (bien que mariée et mère) sont copines. Un Claude Nougaro n'est qu'à demi copain.

Le succès de « Salut les copains » est immense chez les décagénaires (comment traduire *teenagers*?). Les communications de masse s'emparent des idoles-copains. Elles triomphent à la TV. La vague des vedettes de quinze ans s'élance derrière les déjà presque croulants Richard, Johnny (pour qui l'âge du service militaire semble sonner le glas), Sylvie, Françoise. C'est Sheila, dont une récente exhibition à la TV fait démarrer en trombe le disque « L'école est finie », Sophie, triomphant dans l'agréable « Quand un air vous entraîne ». En 1962, Filipacchi lance timidement une revue, *Salut les copains*, qui aujourd'hui fête son premier anniversaire avec un tirage d'un million d'exemplaires, tandis qu'à la suite boy-scouts, jeunesse catholique, jeunesse communiste s'évertuent à singer le style « copains<sup>1</sup> ». Le

---

1. J'ai lu dans une publication paroissiale d'avant-garde que Dieu était le meilleur copain du monde. On savait depuis longtemps que Thorez était le meilleur copain de France.

« Bonjour les amis » catholique, le « Nous les garçons et les filles » communiste, se trémoussent en twistant dans le sillage de SLC.

Le music-hall exsangue renaît sous l'affluence des copains ; les tournées se multiplient en province, sillonnée par les deux groupes leaders, le groupe Johnny-Sylvie et le groupe Richard-Françoise. *Paris Match* consacre chez les « croulants » le triomphe des copains, puisqu'il accorde aux amours supposées de Johnny et Sylvie la place d'honneur réservée aux Soraya et Margaret. *Ici Paris* potine en publiant les mémoires d'une amie délaissée de Johnny, qui jusqu'alors sauvegardait son standing en ne s'abandonnant qu'aux seuls ex-amants de B. B. L'apothéose « copains » se situe dans un des ultimes samedis de juin 1963, où le grand Barnum copain, Daniel, organisa le rassemblement de masse autour des vedettes. Cent cinquante mille décagénaires étaient au rendez-vous sabbatique, manifestant cet enthousiasme qui a le don d'ahurir totalement l'adulte.

De quoi s'agit-il ?

De la promotion de nouveaux artistes de la chanson. Au premier rang, comme auteur-compositeur, interprète, je mettrai Françoise Hardy, qui mute toute prose en poésie, toute poésie en musique. Mais, dans l'ensemble, toute la promotion « copains » de Filipacchi-Ténot est excellente (les deux compères étaient au préalable des amateurs avisés du jazz).

De l'irruption puis de la diffusion du rock et du twist français.

D'un épisode important dans le développement du marché du transistor et du 45 tours.

D'un épisode important dans l'extension du marché de consommation à un secteur jusqu'alors hors de circuit, celui des décagénaires.

Ce phénomène, qui s'inscrit dans un développement économique, ne peut être dilué dans ce développement même. La promotion économique des décagénaires s'inscrit elle-même dans la formation d'une nouvelle classe d'âge, que l'on peut appeler à son gré (les mots ne se recouvrent pas, mais la réalité est trop fluide pour pouvoir être saisie dans un concept

précis) : le *teen-age*, ou l'adolescence. J'opte pour ce dernier terme.

Les communications de masse (presse, radio, TV, cinéma) ont joué un grand rôle dans la cristallisation de cette nouvelle classe d'âge, en lui fournissant mythes, héros et modèles. Dans un premier stade, le cinéma fait émerger les nouveaux héros de l'adolescence, qui s'ordonnent autour de l'image exemplaire de James Dean. Dans un deuxième stade, c'est le rock qui joue le rôle moteur. Mais tous les moyens de communication sont engagés dans le processus. Elvis Presley devient vedette de cinéma, comme vont peut-être le devenir en France Johnny, Sylvie, Françoise, qui tournent leur premier film, la seconde Françoise prenant place dans le char de la première, Sagan.

### *La nouvelle classe adolescente*

L'adolescence surgit en classe d'âge dans le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, incontestablement sous la stimulation permanente du capitalisme du spectacle et de l'imaginaire, mais il s'agit d'une stimulation plus que d'une création. Dans les pays de l'Est comme dans les pays arriérés économiquement, nous voyons des cristallisations analogues, comme si le phénomène obéissait plus à un esprit du temps qu'à des déterminations nationales ou économiques particulières. Cela dit, c'est dans l'univers capitaliste occidental que le phénomène s'épanouit pleinement, et par l'intermédiaire des « mass media ».

L'adolescence, en tant que telle, apparaît et se cristallise lorsque le rite de l'initiation dépérit ou disparaît, lorsque l'accession à l'état d'homme se fait graduellement. Au lieu d'une rupture, sorte de mort de l'enfance et de renaissance à l'état adulte, se constitue un âge de transition, complexe, ambivalent, sorte d'espace biologique-psychologique-social, qui fournit le terrain favorable à l'éventuelle constitution d'une classe d'âge adolescente.

Les classes d'âge, dont l'organisation structure les sociétés archaïques, disparaissent des sociétés historiques occidentales

jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, autrement que pour le service militaire. Assez curieusement, de nouvelles classes d'âge tendent à se reformer à la pointe évolutive des sociétés actuelles. L'âge adulte se voit flanqué d'une part par le teen-age, d'autre part par un « troisième âge » en formation, où l'on s'efforce de soustraire à la casse la cohorte des postquinquagénaires.

La constitution d'une classe adolescente n'est pas qu'un simple accès à la citoyenneté économique. De toute façon cette accession signifie promotion de la juvénilité. Cette promotion constitue un phénomène complexe qui implique notamment une précocité de plus en plus grande (ici, sans doute, la culture de masse joue un grand rôle en introduisant massivement et rapidement l'enfant dans l'univers déjà passablement infantilisé de l'adulte moderne). À la précocité sociologique et psychologique s'associe une précocité amoureuse et sexuelle (accentuée par l'intensification des « stimuli » érotiques apportés par la culture de masse et l'affaiblissement continu des interdits). Ainsi le teen-age n'est pas la gaminerie constituée en classe d'âge, c'est la gaminerie se muant en adolescence précoce. Et cette adolescence est en mesure de consommer non seulement du rythme pur, mais de l'amour, valeur marchande numéro un et valeur suprême de l'individualisme moderne, comme elle est en mesure de consommer l'acte amoureux.

La formation de la nouvelle classe s'effectue dans un climat de promotion des valeurs juvéniles dans l'ensemble de la société (ultime hommage : Maurice Chevalier lançant le « yé-yé » en même temps que son « À soixante-quinze berges » (chant d'espoir des septuagénaires) ; rester jeune est devenu l'ambition du « croulant ». Effectivement, dans l'esprit et dans le corps, on peut désormais se maintenir jeune. Il s'agit, plus encore que d'une promotion des valeurs juvéniles, d'une accentuation prodigieuse du processus de juvénilisation de l'adulte dans un monde où l'« adolescence permanente<sup>1</sup> » est,

---

1. Cf. Georges Lapassade, *L'Entrée dans la vie*, coll. « Arguments », Éditions de Minuit, 1963.

sinon encore le mot d'ordre, du moins déjà le souhait secret qui parcourt par frissons l'adulte et le vieillard.

La nouvelle classe d'âge englobe des décagénaires des différentes classes sociales : ceci va dans le sens de la constitution de la gigantesque couche salariale des sociétés modernes, où les multiples hiérarchies et différenciations dans l'autorité, la richesse, le prestige, le statut n'empêchent nullement l'homogénéisation des goûts et valeurs de consommation, à commencer dans la culture de masse. C'est celle-ci qui est le pilote de cette homogénéisation, et, dans ce sens, on peut dire que la constitution de la nouvelle classe d'âge est un aspect du développement de la culture de masse.

Ceci dit, la nouvelle classe d'âge n'est pas totalement homogène. Elle présente, même dans ses héros, un visage complexe, ou plutôt de multiples visages, depuis le blouson noir avec chaîne de vélo (image prédélinquante dans la perception des parents et adultes), jusqu'au beatnik, l'intellectuel barbu et rebelle, héritier de ce que les journaux appelaient il y a dix ans les existentialistes ; depuis Claudine Copain, l'écolière de quatorze ans lançant ses mignardes imprécations contre le prof de maths, jusqu'au très viril Johnny. Toutefois on peut dégager des traits communs.

La classe d'âge s'est cristallisée sur :

– une panoplie commune, qui du reste évolue au fur et à mesure que les « croulants » avides de jeunesse se l'approprient ; ainsi ont été arborés blue-jeans, polos, blousons et vestes de cuir, et actuellement la mode est au T-shirt imprimé, à la chemise brodée. Des canons d'élégance décagénaires se sont donc constitués et se renouvellent rapidement selon les normes de démocratisation ;

– une aristocratisation propre à la mode adulte (sur quoi se greffe une dialectique supplémentaire provoquée par le pillage adulte et la volonté permanente de se différencier de la classe pillarde) ;

– un certain type de maquillage féminin (yeux fardés, fond de teint, pas de rouge à lèvres), certains types de coiffure, de

l'ophélique cascade pileuse aux nattes mutines ; bref, des canons de beauté et de séduction autonomes ;

– l'accession à des biens de propriété décagénaires : électrophone, guitare de préférence électrique, radio à transistors, collection de 45 tours, photos ;

– un langage commun ponctué d'épithètes superlatives comme « terrible », « sensass », langage « copain » où le mot copain lui-même est maître-mot, mot de passe (est-il interdit d'y voir la forme devenue twisteuse de cette aspiration qui nous poussait à dire « camarades », « frères » ?) ;

– ses cérémonies de communion, depuis la surprise-partie jusqu'au spectacle de music-hall, et peut-être, dans l'avenir, des rassemblements géants sur le modèle de celui de la Nation ;

– ses héros. Un culte familial d'idoles-copains est né. Il n'est pas particulièrement porté sur le « voyeurisme » ; ainsi la nature exacte des relations entre Sylvie et Johnny n'est pas une question obsédante pour les décagénaires. Certes, on ne souhaite pas que l'idole-copain de l'autre sexe se fixe ou se marie, mais on n'a pas l'obsession de sa vie privée. Ce culte est donc beaucoup plus raisonnable, moins mythologisant que celui du « star system ». Mais là où il est beaucoup plus ardent, c'est dans l'acte même de la communion, le tour de chant, où le rapport devient frénétique, extatique.